

## Aimer et désirer

### **Introduction :**

- Les personnes qui s'identifient comme asexuelles n'éprouvent aucun désir, mais aspirent parfois à établir des relations amoureuses avec un ou des partenaires. A l'inverse, l'histoire d'un soir la plus banale montre qu'on peut tout à fait désirer sans aimer. Aimer et désirer, ce sont deux choses apparemment bien distinctes, et pourtant toutes deux associées à la figure d'Eros ou de Cupidon.
- A première vue, désirer et aimer ont en commun d'impliquer une forte attirance envers un objet qu'on se représente comme étant un Bien. Mais la différence est la motivation de cette attirance : dans le désir, il s'agit de s'appropriier et de consommer ce qui nous paraît manquant, c'est-à-dire d'apaiser une souffrance liée à un manque. Mais dans l'amour, il s'agit de s'unir à ce que l'on aime, ce qui implique le tissage d'une relation plus durable que la consommation immédiate, et qui requiert possiblement l'inverse même de l'appropriation, à savoir le don de soi.
- La tentation d'opposer aimer et désirer repose sur une sorte de jugement moral : l'amour, culminant dans la figure de l'agapê, du sacrifice de sa vie et de ses intérêts, serait la forme la plus haute et le désir brutal et sensuel la forme la plus basse du sentiment. Ne serait-ce pas qu'au fond tout désir serait une aspiration à aimer, mais qui se méprend plus ou moins sur l'objet éminemment aimable qu'il poursuit ?
- On pourrait toutefois formuler l'hypothèse inverse, à savoir qu'aimer consisterait à maquiller un désir prosaïque, à lui donner l'apparence d'un élan sublime vers la transcendance, alors qu'il n'y aurait qu'une forme de convoitise qui se dissimulerait à elle-même sa vérité. Ainsi, aimer, ce serait toujours chercher à s'appropriier assez vulgairement ce qu'on dit aimer, tout en déniait cette impulsion.
- Mais dans les deux hypothèses précédentes, on a défini le désir en négatif comme un manque. Peut-on le considérer positivement comme une puissance qui désire son propre accroissement par la diversification ? A ce compte-là, le désir n'est plus une aspiration à la transcendance que l'amour exprimerait le plus intensément, mais un effort immanent à persévérer dans (c'est-à-dire augmenter) son être. Aimer pourrait alors bien être hétérogène au désir, ou plutôt une sorte de transmutation du désir possession en désir-conatus.
- Ainsi, désirer, est-ce aimer mal, sans savoir ce qui est véritablement aimable, ou bien à l'inverse faut-il dire qu'aimer n'est qu'une façon de désirer qui se méconnaît comme désir en revendiquant l'aspiration à une fausse transcendance ? Une telle alternative suppose que l'on peut normer l'un des deux termes relativement à l'autre, mais n'est-ce pas au prix d'une sous-estimation de leur hétérogénéité ?
- (I) Désirer, une aspiration à l'Idéal qui n'est comblée qu'en aimant.
- (II) Aimer, une expression parmi d'autres d'un désir immanent.
- (III) Aimer, une fusion instable entre trois tendances, dont le désir.

### **I Désirer, une aspiration à l'Idéal qui n'est comblée qu'en aimant.**

#### **1) Désirer, c'est aspirer à posséder ce que l'âme estime être un Bien. (Platon)**

- Je ne développe pas : les parties de l'âme etc.

## 2) Appétit et concupiscence : confusion un bien/le Bien. (Platon, Augustin, don Juan)

- Je ne reviens pas sur la concupiscence comme confusion de la partie et du tout. Don Juan illustre cela, notamment à travers la fameuse tirade de Leporello dans le *Don Giovanni* de Da Ponte, dite du catalogue. Voulant mettre en garde Elvire contre la versatilité de son maître, le valet Leporello énumère toutes les conquêtes de don Juan : « In Spagna son già mille e tre. » Le philosophe danois Kierkegaard commente : « mille et trois, chiffre quelconque et impair. » C'est que le séducteur veut aimer la Femme, la totalité, l'idée de femme, mais il croit pouvoir atteindre le concept en aimant toutes les femmes les unes après les autres. Mille et trois, ce n'est pas « mille », qui signifierait assez platement « beaucoup ». Non, le chiffre avec sa précision incongrue renvoie à l'idée que don Juan cherche à entreprendre la totalité de la gent féminine, et qu'il lui manquera toujours quelque chose s'il lui en manque une. Mais c'est qu'en même temps don Juan aperçoit l'idée de Femme dans chacune, dans la singularité de chacune. Molière lui fait dire : « Je conserve des yeux pour le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. » Aucune d'entre elle n'est anonyme pour lui, car toutes reflètent la Beauté à leur façon, mais aucune ne reflète la Beauté sans mélange. Quête impossible qui anime don Juan, et qui causera sa perte.

## 3) Aimer : transcender le désir vers l'Idéal.

- J'aimais à aimer mais je n'aimais pas encore. La concupiscence reflète une attirance vers le Bien en soi, qui n'est pas bon relativement à autre chose, mais en et pour lui-même. Mais cette attirance est mal identifiée, et conduit à la séparation de soi d'avec soi, et donc à la mort du fait de la prépondérance accordée à la partie concupiscente sur la totalité que je suis. Pour aimer, il faut débarrasser le désir de sa tendance appropriatrice : je ne puis posséder le Souverain Bien, mais simplement le contempler, parce qu'il n'est pas une chose, mais dans les choses, où il se reflète.
- De là, nous pouvons décrire le parcours de Diotime, ou celui de la méditation augustiniennne sur ce que j'aime quand j'aime mon Dieu, comme une purification du désir de son désir d'appropriation vers la contemplation de l'éternel.
- Aimer = dénégarion du désir et de l'intérêt : agapè, jusqu'au sacrifice de soi.

**Transition :** Aimer serait donc la purification du désir, l'élan du désir vers sa transfiguration lorsqu'il est animé par la quête de l'Idéal. Mais cette purification n'est accessible qu'à ceux qui en vertu de leur naturel ou d'une élection par la grâce divine sont en mesure de transcender leurs appétits. Et de ce fait, ceux-là s'autorisent à dire aux autres ce qu'ils doivent aimer en condamnant le désir comme la marque d'une nature corrompue. Peut-on alors remettre en cause l'opposition entre le désir – possessif – et l'amour, qui serait altruiste et désintéressé ? Cela conduit-il à ramener l'amour à l'expression déguisée d'une aspiration à convoiter ?

## II Aimer, une expression du désir parmi d'autres ?

### 1) Amour et convoitise (Nietzsche)

- \_\_\_ Nous avons en effet tendance à opposer « aimer », qui serait un élan sublime et noble, et « désirer » qui serait simplement l'expression d'un manque qu'il nous faudrait

combler, de manière parfaitement égoïste. Or, cette distinction est remise en cause par Nietzsche. Dans le *Gai Savoir*, au §16, il montre qu'en réalité amour et convoitise sont deux manifestations du même instinct, l'instinct de posséder et de s'approprier. Mais ces manifestations diffèrent sur la forme, parce qu'elles traduisent des situations contraires relativement à la réalité de la possession.

- Ceux qui appellent l'instinct de posséder « convoitise » le condamnent moralement, et c'est parce que cet instinct est en eux *satisfait* et simultanément *menacé* par la compétition de ceux qui sont frustrés, et menacent de s'emparer de leurs biens, à eux qui sont possédants. Et le sentiment qui les anime, eux, ils le nomment « amour » pour maquiller leur intérêt, pour dissimuler le fait qu'ils sont du bon côté d'une compétition pour s'approprier ce que tout le monde aspire à posséder mais qui n'existe pas en nombre suffisant pour tous.
- Du côté des sans-grade, de ceux qui n'ont rien, Nietzsche souligne une symétrie qui inverse les termes du jugement : les dépossédés appellent « convoitise » l'appétit des riches, soulignant par là l'illégitimité de leur droit sur leurs biens, tandis qu'eux qui manquent de tout sont animés par « l'amour », c'est-à-dire une aspiration morale qui justifie leur prétention à dépouiller de leurs avoirs les « possédants ». Chacun est en compétition avec tous, et use de l'opposition « convoitise » / « amour » pour justifier ses droits et contester ceux de l'autre, mais au bout du compte, il n'y a qu'une seule tendance à l'appropriation.

## **2) Aimer, c'est désirer un profit de distinction.**

- C'est du reste ce que suggère l'analyse sociologique des goûts que produit Pierre Bourdieu. Lorsque je désire une chose, c'est qu'elle me semble bonne. Mais elle n'est pas bonne en et par elle-même, elle est bonne en ce que sa possession permet d'enregistrer un profit de distinction. Désirer, c'est exprimer son « dégoût du goût des autres », et c'est ce qui rend raison de la stabilisation dans le temps de nos préférences – pour le football plutôt que pour le tennis, pour la viande plutôt que les légumes – ce que Bourdieu appelle « habitus ». A la rigueur, on pourrait distinguer « désirer » qui signale une activation ponctuelle de l'habitus, et « aimer » qui renvoie à la cohérence des désirs entre eux, et à leur persistance dans le temps.
- Ainsi si les goûts ne sont pas poursuivis pour eux-mêmes, mais en raison de l'usage stratégique qu'un agent social peut en faire pour améliorer sa position dans tel ou tel champ, alors tout désir est désir de distinction. Et l'amour, qu'il s'agisse d'amour amoureux, moral ou amical, n'échappe pas à la règle. Même la fixation du sentiment sur une femme ou un homme, la manière dont je séduis et ce qui me séduit, tout cela exprime mes coordonnées sociales et mon aspiration à les améliorer, c'est-à-dire à parvenir dans tel ou tel champ à la position qui me permettra de dicter aux autres joueurs les règles du jeu, de dire par exemple qui est séduisant et qui ne l'est pas.
- C'est depuis cette perspective qu'on peut la déconnexion apparente entre l'amour que Frédéric porte à Mme Arnoux et le désir sensuel de la posséder. Son amour ne fait qu'exprimer son être social fondamental, et son aspiration à se distinguer de ceux qui choisissent une voie et s'y enferment. Je ne développe pas. Idem pour Solal : faux intérêt érotique pour les femmes, symétrique du faux intérêt désintéressé de Frédéric.

## **3) Aimer, désirer, c'est éprouver la souffrance du manque et de l'insatisfaction.**

- Je ne développe pas, mais c'est Schopenhauer qui est pertinent ici. Il opère une réduction de l'amour au désir sexuel, dont toutes les idéalizations ne sont que des

leurres destinés à nous induire à faire ce que nous ne ferions pas si nous contemplions la vérité nue du désir, donc de l'amour : une souffrance perpétuelle et absurde qui va de la souffrance du manque à celle de la frustration, de la frustration à la déception et à l'ennui, et de l'ennui au manque. Aimer, c'est un désir qui se dénie lui-même, et qui est en son essence manque.

- Schopenhauer néanmoins soutient qu'il est une forme d'amour sublime, qui se sépare nettement du désir : c'est l'amour de compassion, par lequel la Volonté se reconnaît hors de moi semblable à ce qu'elle est en moi, et mesure la vanité et l'absurdité du processus de sa perpétuation : générer encore et toujours des êtres qui souffrent pour se reproduire, et qui pour ce faire consomment et violentent d'autres êtres qui souffrent identiquement et qui sont eux aussi des fragments de la même Vie. Par l'amour de compassion, la logique du manque est abolie, et la Vouloir-Vivre se retourne dans l'aspiration à son propre anéantissement, à sa propre négation.

**Transition :** Reconduire aimer à désirer, c'est incriminer l'amour comme une enflure du désir, comme aspiration à combler un manque, enflure qui produit des effets d'aliénation de l'individu tant à l'ordre social qu'il reproduit qu'à l'espèce, dont il sert les buts, sauf à retourner l'amour en désir paradoxal d'extinction du Vouloir-vivre. N'est-ce pas que désirer est toujours conçu comme un manque, ce qui ne nous permet pas de nous représenter sa positivité, sa puissance productrice dont l'amour serait alors l'expression la plus aboutie ?

### **III Si désirer n'est pas manquer, aimer est-ce autre chose que désirer ?**

#### **1) Amour, amitié, désir, passion : il n'y a pas d'amour parfait.**

- Francis Wolff dans *Il n'y a pas d'amour parfait*, autant que contre tous les discours moralisateurs qui ne reconnaissent au désir de valeur que pour autant qu'il est agrémenté d'un amour volontiers associé au sacrifice de soi. Assimiler amour et désir, c'est faire peser sur la quête amoureuse une exigence impossible à satisfaire, qui voudrait qu'une relation soit toujours passionnée, ou qui condamne trop rapidement les relations fondées sur un désir réciproque et temporaire. Trop de normes : un amour doit être éternel, il doit s'accompagner sans cesse du désir, un simple désir, même partagé, n'a aucune valeur s'il n'y a pas d'engagement sacrificiel de soi au service de l'autre etc.
- Son propos consiste à présenter le fait d'aimer comme un mélange instable de trois composantes, ou plutôt d'au moins deux des trois composantes que sont le désir, la passion et l'amitié. Le désir est aspiration à s'approprier pour lui, l'amitié est une relation réciproque (ce que n'est pas nécessairement l'amour) dans laquelle les deux se veulent et se font du bien, la passion est une modification de mon affectivité qui devient tout entière centrée sur l'objet de ma passion.
- C'est dire qu'il peut y avoir amour sans désir, lorsque fusionnent l'amitié et la passion, c'est-à-dire que je conçois mon bien et celui de l'autre comme intimement liés, sans qu'il ne s'agisse pour autant de concevoir la relation comme devant aboutir à une consommation charnelle de l'autre. En réalité, l'amour ne préexiste pas au désir, à l'amitié ou à la passion, mais est le résultat de leur transformation lorsque deux d'entre eux fusionnent. Lorsque l'amitié et la passion fusionnent, la passion devient investissement émotionnel dans une *relation*, alors que le passionné est d'ordinaire enfermé dans sa passion, et l'amitié seule est souvent faiblement investie, naissant et mourant au gré des circonstances. Lorsqu'à ces deux tendances se joint le désir, celui-ci n'est plus aspiration tyrannique à posséder le corps d'autrui, mais plaisir

partagé (par le soin pour la relation issu de l'amitié) avec non pas un objet de désir, mais un autre sujet de désir. Il est alors question d'une puissance d'agir commune, qui augmente l'intensité de la vie de l'un et de l'autre.

- Ainsi, l'amitié introduit l'aspiration à une relation équilibrée et symétrique dans le désir et la passion, qui sont ordinairement asymétriques, dans un sujet isolé. La passion introduit un investissement émotionnel durable, et le désir introduit l'élément du plaisir. On voit ainsi se dessiner une figure de l'amour, non pas parfait – il n'existe pas ! – mais conceptuellement complet, qui conjoint l'implication affective (la passion), le plaisir et la Joie (le désir) et l'équilibre d'une relation symétrique (l'amitié).
- Pourquoi n'est-ce pas là un amour parfait ? D'une part parce qu'il y a des formes d'amour à deux composantes (Phèdre et Hippolyte : rien d'amical, les Vieux amants de Brel, rien de désirant, les sexfriends, rien de passionné) et d'autre part parce que le mélange des trois composantes – la nouvelle carte du tendre, qui est un triangle – est instable, et que tôt ou tard l'une ou l'autre de ces composantes s'autonomise et met fin au mélange. D'où vient que l'amour finit de l'une de ces trois façons : soit dans l'épuisement du désir (la lassitude), soit dans le déchirement passionnel (ni avec toi, ni sans toi), soit dans une complicité qui n'est plus désirante, ni passionnément attachée à l'autre, lorsque les amants se quittent conscients d'avoir tiré tout ce qu'ils pouvaient de leur relation, comme dans la *Chanson des Vieux Amants* de Brel.
- IL s'agit avant tout de comprendre que le réel – l'expérience amoureuse – peut être heureux en dépit de son imperfection – relativement au concept et aux trois tendances. Wolff conclut joliment que le désir amoureux est l'expérience en soi de l'unité du corps et de l'esprit de l'autre. Mais j'ai une réserve : il conçoit le désir d'abord comme aspiration à s'approprier, et ce n'est que son mélange avec l'amitié qui le ferait apparaître comme puissance d'agir intéressée à l'intérêt de l'autre, donc partagée. Mais le désir passionné, c'est bien de l'amour pour Wolff, et un amour visant la possession d'autrui. Or, ne peut-on pas penser que c'est une représentation inadéquate du désir que de le considérer comme un manque, plutôt qu'un défaut d'amitié ? Celle-ci n'est-elle pas la conséquence plutôt que la cause d'un désir conçu et vécu adéquatement comme puissance d'agir ?

## 2) Contre le désir-manque, l'amour comme excès de puissance vitale.

- Si nous remettons en question la conception du désir comme manque, nous retiendrons alors sa dimension conative : désirer, c'est s'efforcer. Mais vers quoi sinon ce dont on manque ? Vers la perpétuation de soi-même. Or, un désir qui se représente lui-même comme manque est aussi un désir de perpétuation de soi, mais de perpétuation de soi d'une vie malade et déclinante. C'est ce que Nietzsche souligne au § pré-cité du *Gai Savoir*, dans lequel il pense l'équivalence de l'amour et de la convoitise comme expression d'une décadence vitale. Une vie ascendante cherche à s'exposer à l'inconnu, sa puissance recherche les obstacles pour pouvoir mesurer et déployer sa puissance. C'est là la forme la plus élevée de l'amour, dont il souligne qu'elle est la souffrance liée à la surabondance, et non au manque. Une vie centrée sur le manque est une vie qui cherche un environnement pauvre en stimulation, aisément prévisible et qui n'expose pas au danger de l'étranger. Elle cherche à survivre, et non à se déployer.
- Une vie saine, qui poursuit son propre accroissement dans la diversification de ses manifestations, souffre d'un excès de forces, c'est-à-dire qu'elle veut une résistance qui lui permette d'exprimer ce surcroît. Sa souffrance vient de son empêchement, pas

de sa faiblesse intrinsèque. Cette soif supérieure, lorsqu'elle est satisfaite, se nomme « amitié ». L'amitié est alors la rencontre de deux forces de vie, qui, non sans antagonisme, se heurtent l'une à l'autre pour produire par ce choc quelque chose de nouveau, d'inouï, qui les augmentent l'une et l'autre. Amour, amitié, désir comme surabondance : voilà trois choses que Nietzsche identifie.

### 3) Aimer, c'est désirer ce qui nous rend joyeux, désir qui peut être actif ou passif.

- Nous pouvons alors soutenir qu'aimer, c'est désirer, ou plutôt l'une des deux orientations possibles du désir. Spinoza, dans l'*Ethique*, caractérise le désir comme conatus, c'est-à-dire effort que toute chose fait pour persévérer dans son être. Et mon être, c'est ma complexion, c'est-à-dire mon affectabilité, ma puissance de tisser des relations plus ou moins variées, riches et nombreuses avec les autres choses que je rencontre : une puissance d'agir et d'exister.
- Désirer, c'est aussi bien s'efforcer vers ce que l'on s'imagine source de joie – d'augmentation de soi – que s'efforcer loin de ce que l'on imagine source de tristesse – de diminution de la puissance d'agir. L'amour est défini par Spinoza comme une joie accompagnée de l'Idée de sa cause. Aimer, c'est donc tendre vers ce qui rend joyeux. Aimer, c'est désirer, mais désirer ce n'est pas nécessairement aimer, puisque haïr ce qui rend triste est une autre orientation possible du désir.
- Il ne s'agit plus de dire que chaque fois qu'on désire une chose, c'est en réalité l'amour d'un Bien transcendant que nous poursuivons. Ce n'est pas un Idéal hors de ce monde que nous confondrions avec la chose en quoi il se reflète : c'est un affect de Joie que nous recherchons, c'est-à-dire d'augmentation de soi. On ne peut pas non plus ramener l'amour au désir conçu comme appropriation comme nous le faisons dans la seconde partie. Aimer, c'est donc le conatus tendu vers ce qu'il se représente comme source de Joie. Cette représentation peut-être adéquate ou inadéquate.
- Elle est inadéquate lorsque nous nous trompons sur *ce qui* se compose bien avec notre complexion dans tel ou tel objet, et que nous sommes alors induit à rechercher la présence de choses qui en réalité ne nous rendent pas joyeux : aimer, c'est alors une fluctuation de l'âme oscillant entre la joie anticipée, la lassitude et la déception de constater que l'objet que l'on désirait ne produit pas en nous l'effet escompté. Mais notre représentation peut être adéquate quand non seulement nous saisissons que nous sommes affectés de joie ou de tristesse, mais aussi pourquoi nous le sommes. Naît alors une joie active, qui ne vient pas de la rencontre de hasard avec une chose qui nous rendrait joyeux, mais qui naît de l'activité de notre esprit, de la compréhension que nous avons de ce qui nous affecte. C'est pourquoi le sage, qui atteint le troisième genre de connaissance, se réjouit toujours de ce qui l'affecte, même tristement, parce qu'il est en mesure de concevoir les raisons pour lesquelles il se compose mal avec telle ou telle chose, et que cette conception lui procure une Joie supérieure à n'importe quelle tristesse. C'est alors la béatitude, une joie qui n'est pas variable mais durable, et l'on peut dire qu'aimer, c'est désirer, puisque nous pouvons même nous réjouir de ce qui nous rend triste. Nous aimons tout ce qui est, et c'est ce que Spinoza appelle « amour intellectuel de Dieu. »